

- Purdey, Mark  
2002 BSE: Dying to Know the Truth. *Ecologist* 32(9):33-37.
- Putnam, Robert D.  
2000 *Bowling Alone*. New York: Columbia University Press.
- Rae, Douglas W.  
2003 *City: Urbanism and Its End*. New Haven: Yale University Press.
- Raude, Jocelyn, Claude Fischler, Esther Lukasiewicz, Michel Setbon and Antoine Flahaut  
2004 GPs and the Social Amplification of BSE-related Risk: An Empirical Study. *Health, Risk & Society* 6(2):173-185.
- Rothstein, Henry, Michael Huber and George Gaskell  
2006 A Theory of Risk Colonization: The Spiraling Regulatory Logics of Societal and Institutional Risk. *Economy and Society* 35(1):91-112.
- Sayer, Andrew  
1992 *Method in Social Science*. London: Routledge.
- Schneider, Jo Anne.  
2006 *Social Capital and Welfare Reform*. New York: Columbia University Press.
- Smart, Alan  
1993 Gifts, Bribes and Guanxi: A Reconsideration of Bourdieu's Social Capital. *Cultural Anthropology* 8(3):388-408.  
1999 Predatory Rule and Illegal Economic Activities. *In States and Illegal Practices*. Josiah Heyman, ed. Pp. 99-128. Oxford: Berg.
- Smart, Alan, and Josephine Smart  
1998 Transnational Social Networks and Negotiated Identities in Interactions between Hong Kong and China. *In Transnationalism from Below*. Michael P. Smith and Luis Guarnizo, eds. Pp. 103-129. New Brunswick: Transaction.
- Verbeke, Wim, Jacques Viaene and Olivier Guiot  
1999 Health Communication and Consumer Behaviour on Meat in Belgium: From BSE until Dioxin. *Journal of Health Communication* 4(4):345-357.
- Washer, Peter  
2006 Representations of Mad Cow Disease. *Social Science and Medicine* 62(2):457-466.
- Woolcock, Michael  
1998 Social Capital and Economic Development: Toward a Theoretical Synthesis and Policy Framework. *Theory and Society* 27:151-208.
- Wynia, Matthew K.  
2006 Risk and Trust in Public Health: A Cautionary Tale. *The American Journal of Bioethics* 6(2):3-6.
- Yan, Yunxiang  
1996 *The Flow of Gifts: Reciprocity and Social Networks in a Chinese Village*. Stanford: Stanford University Press.
- Yang, Mayfair M.  
1994 *Gifts, Favors and Banquets: The Art of Social Relationships in China*. Ithaca: Cornell University Press.

## La dépolitisation de la notion de « capital social » : pourquoi pas un retour à Karl Polanyi ?

Gilles Bibeau *Université de Montréal*

La notion de « capital social » est à la mode. Cette notion nous entraîne, Alan Smart l'a noté avec finesse, sous l'apparence d'un vocabulaire progressiste, dans une sorte de jeu conceptuel flou et chaotique qui « désociologise » les rapports sociaux en les rabattant sur le registre de l'individuel, gomme la hiérarchisation des groupes sociaux au sein des sociétés et obscurcit les conflits entre les intérêts des différents groupes. Chaque individu est présenté détenant un « capital social » dont il est le responsable et qu'il peut faire croître et prospérer ; l'inégalité n'est plus qu'une question de degré entre des individus qui semblent avoir la liberté de se déplacer, à volonté, le long de l'échelle sociale. La vision optimiste de la société charriée par ce concept s'interdit de voir que l'espace social est un espace structuré à l'avance par les positions relativement stables que les personnes occupent et que ces positions sont elles-mêmes, dans la plupart des cas, héritées des histoires familiales.

Alan Smart a raison de souligner que ce concept « dépolitise » l'espace public en transformant les gouvernements en des instances qui s'appuient sur l'action communautaire et les réseaux de solidarité pour solutionner toutes sortes de problèmes, de la criminalité aux grossesses d'adolescentes en passant par la pauvreté. La notion de « capital social » compte, me semble-t-il, parmi les concepts les plus dangereux dont a accouché, ces dernières années, la sociologie néo-conservatrice américaine. Outre le fait qu'il exclut l'État des analyses comme le signale Smart, ce concept encourage l'illusion d'un social réduit à l'addition de la seule coopération entre les sujets sociaux : il n'est pas surprenant que Putnam (2000) aboutisse à une véritable dé-sociologisation de la société américaine dans son *Bowling Alone*. En reliant le capital social à d'autres formes de capital (économique, politique, culturel, symbolique), Bourdieu (1986) réouvre le concept en direction du politique et de l'économique. Hélas, ce n'est pas à la version bourdieusienne de la notion de capital social que les spécialistes de la santé publique, les politologues et les sociologues souscrivent dans leurs travaux.

J'adhère parfaitement à l'ensemble de la perspective critique, détaillée et nuancée, mise de l'avant par Alan

Smart dans son court essai. Je me limite ici à discuter des implications de la sémantique économique inscrite dans la métaphore du capital social; je le fais à partir de la place qu'occupe le concept de capital social en santé publique. D'emblée, je dois dire que je n'ai aucun problème avec l'affirmation selon laquelle nos liens sociaux puissent avoir une valeur économique ni avec la tendance, de plus en plus forte en santé publique, à penser les relations sociales à partir d'une métaphore économique. Je crois même que le terme de « capital social » peut enrichir notre réflexion sur les déterminants sociaux de la santé des populations, à deux conditions cependant : d'une part, le « capital social » doit être mis en relation avec les autres formes de capital, économique, culturel, scolaire, social, etc; d'autre part, le « capital social » gagne à être mesuré, en santé publique, en référence aux individus ET aux groupes.

La notion de « capital social » gagnerait à être envisagée en santé publique, comme une réalité absolument indissociable du capital économique et du capital culturel dont disposent les individus et les groupes. La santé publique aurait avantage, me semble-t-il, à intégrer deux des aspects centraux de la sociologie de Bourdieu, à savoir que : (i) les personnes individuelles occupent des positions généralement assez stables dans l'espace social, positions auxquelles sont associés des volumes différenciés de capital économique, culturel et social, et que (ii) ces positions sociales sont généralement transmises d'une génération à la suivante sous la forme d'un ensemble de statuts, de manières d'être et d'habitus que les personnes arrivent difficilement à changer même dans les sociétés où il existe une forte mobilité sociale.

Les promoteurs de la notion de « capital social » font de la mauvaise science sociale; leur influence est, de plus, néfaste parce qu'ils mettent un dangereux outil d'analyse politique entre les mains des spécialistes de la santé publique. Reprenant à leur compte la vieille idéologie bourgeoise, les défenseurs du concept de « capital social » mythifient, en quelque sorte, les pouvoirs transformateurs des communautés de base et mettent de l'avant, dans un excès d'optimisme typiquement américain, une philosophie politique libérale qui tend à s'attaquer à toutes les interventions social-démocrates des gouvernements. En dernière instance, le concept soutient le discours affirmant qu'il faut moins d'État. Il est surprenant que les promoteurs du « capital social » aient pu accoucher d'une description aussi maigre de la vie sociale et politique et qu'ils aient cru que les vertus de la solidarité pouvaient accomplir, à la manière d'un *deus ex machina*, les réformes que les pouvoirs politiques n'ont pas réussi à faire ou n'ont pas voulu faire.

Le concept de « capital social » a fait entrer le moralisme et le conservatisme à pleine porte, d'abord en sociologie et en science politique, ensuite dans la santé publique américaine qui a canonisé ce concept et l'a diffusé à travers le monde, par le biais notamment de la revue : *Social Science and Medicine*, qui a servi d'importante courroie de transmission dans ce transfert. À trop s'enthousiasmer devant les essais simplificateurs, voire simplistes, d'auteurs comme Francis Fukuyama et à trop intégrer le credo *communitarian* de Putnam (2000), la santé publique court le risque d'en venir à croire que toute réforme sociale et politique de la santé peut se faire à partir d'un agenda moralisateur (la pratique des vertus civiques), de prescriptions éthiques (la solidarité et l'entraide dans les communautés de base), de discours optimistes (le mythe de l'égalité de tous), d'appels néo-conservateurs au désengagement de l'État, dans l'ignorance des inégalités structurelles et dans une véritable dépolitisation des enjeux sociaux et économiques qui sont impliqués dans les questions de santé. Alan Smart a dénoncé dans des termes clairs toutes ces dérives potentielles.

Le concept de « capital social » se présente comme l'idée centrale d'un méta-récit dans lequel triomphe une pensée sociologique conservatrice qui raconte l'histoire fictive de sociétés sans conflit, qui annonce la remise à zéro de tous les compteurs chez chaque enfant qui naît et qui redit le mythe de l'égalité des chances pour tous et pour toutes. Je souhaite que les sciences sociales se libèrent, au plus vite, de cette vision idéalisée du social que charrie la métaphore de « capital social »; il est devenu urgent de retourner aux vieilles notions, plus saines selon moi, de réseau social, de cohésion sociale, de stratification sociale et de classe sociale. C'est ici que l'anthropologie peut contribuer à enrichir les débats. L'essai de Alan Smart est une pierre posée au bon endroit.

Aux sociologues, aux politologues et aux philosophes qui ont fait la promotion de la métaphore de « capital social », on peut opposer une réflexion, basée sur les travaux de Karl Polanyi, qui replace la notion de capital dans un contexte économique plus large qui inclut les notions de marché, de profit, d'intérêt et de rapports de classes sociales. Le mot « capital » est employé, en économie classique, pour désigner une somme d'argent, autrefois appelée le principal, qui rapporte un intérêt s'ajoutant à la somme primitive. Le capital est cette richesse qui est utilisée pour créer plus de richesse et forme la partie centrale d'un système de production dans lequel toutes les composantes sont considérées comme des commodités de marché (*marketables*). Une de celles-ci est le travail qui crée plus que la valeur de son coût parce que le système augmente continuellement la productivité grâce aux innova-

tions technologiques. Dans *Europe and the People Without History*, l'anthropologue Eric Wolf écrit :

Wealth... is not capital until it controls means of production, buys labor power, and puts it to work, continuously expanding surpluses by intensifying productivity through an ever-rising curve of technological inputs. Merchants may profit by selling the things people make, but unless their wealth organizes the process of production in this way, it is not capital. [1997:79]

Eric Wolf conclut : « There is no such thing as mercantile or merchant capitalism » (1997:79).

Il peut exister, selon Wolf, une richesse (*wealth*) mercantile, mais on ne peut pas se référer à celle-ci sous le nom de capital. Le capital est une composante centrale d'une sorte particulière de système politico-économique dans lequel il fonctionne pour définir les droits des propriétaires sur la valeur que le travail crée. Le capital n'existe pas indépendamment du système social et politique qui le définit et le met en force. C'est la richesse qui a une fonction spécifique dans un système économique : quelques personnes la possèdent et d'autres ne la possèdent pas. C'est pourquoi il existe des classes dans la société : quelques personnes utilisent leur richesse pour organiser la production et le reste d'entre elles travaille pour les détenteurs des capitaux.

C'est là une évidence pour les anthropologues qui sont habitués à travailler dans des sociétés dans lesquelles les manières de vivre et les économies sont organisées autrement que dans les sociétés capitalistes occidentales. Sans cette comparaison avec d'autres systèmes sociaux et économiques, le capital semble être une chose aussi naturelle et aussi inévitable pour les gens vivant au sein d'un système capitaliste que le sont les esprits de la forêt ou l'usufruit des terres communales dans d'autres sociétés. La phrase souvent citée de Karl Polanyi (1886-1964) : « The economy is embedded in social relations » semble, à première vue, laisser entendre que l'économie est essentiellement une affaire de relations sociales. Je dis bien à première vue, car jamais Polanyi n'a vraiment laissé entendre, écrit ou dit, que « *embeddedness* » de l'économie dans les relations sociales pouvait justifier de traduire les relations sociales par la notion de « capital ». Pour être correctement interprétée, la phrase de Polanyi doit être replacée dans le contexte général de la théorie sociale et économique qu'il a développée. En fait, dans *The Grand Transformation*, il a fait ces remarques spécifiques au sujet de l'économie de marché : « Instead of economy being embedded in social relations, social relations are embedded in the economic system » (Polanyi 1957:57). Sa thèse peut être résumée en quelques mots : les théories libé-

rales formalistes qui rendent compte des économies de marché généralisé ne sont pas applicables en dehors du contexte historique des sociétés capitalistes. Polanyi a ainsi remis en question le postulat formaliste qui définit l'économie comme l'ensemble des règles déterminant le choix des moyens à travers la logique de l'action rationnelle ; il a aussi rejeté le déterminisme économique en tant que principe universel ; enfin, il s'est démarqué du marxisme qu'il considère être trop centré sur la théorie de la valeur et sur les modes de production, au détriment de la circulation et de la distribution des biens produits.

Les études comparatives réalisées par Polanyi et al. (1957) sur de nombreux systèmes économiques, anciens et contemporains (le capitalisme industriel), à la fois occidentaux, africains et asiatiques, entre autres, l'ont conduit à reposer autrement la question de la place de l'économie dans l'histoire de l'humanité. Polanyi a comparé les différents systèmes économiques en reliant les modèles économiques d'une part aux procès institutionnalisés d'interactions entre l'homme et l'environnement (satisfaction de ses besoins) et d'autre part à l'organisation sociale et aux valeurs. Il a pu ainsi établir une typologie des systèmes économiques sur la base des liens entre la forme du procès économique et son institutionnalisation dans la société, en référence à ce qu'il appelle les « formes d'intégration » : à chacun des systèmes économiques correspond une forme particulière d'intégration qui organise de manière originale l'accès au capital, à la terre, à la main-d'œuvre. Polanyi a distingué trois types de société : a) les sociétés où domine la parenté avec des groupes symétriquement ordonnés dans lesquelles la réciprocité constitue le médium de l'intégration économique; b) les sociétés où domine une organisation politique forte (chefferie, royauté) dans lesquelles la redistribution agit comme forme principale d'intégration; c) les sociétés où domine les classes sociales et les sujets individuels dans lesquelles l'échange marchand constitue la forme dominante de l'intégration.

Dans ces trois cas de figures, l'économie n'est pas un domaine autonome mais elle est plutôt encastrée dans des institutions sociales qui ne sont pas directement économiques; chacun des systèmes possède son support institutionnel propre : en a), la réciprocité prend place dans les rapports entre des groupes sociaux symétriques; en b), la redistribution vers l'extérieur survient après une appropriation par le centre; et en c), l'échange implique un mouvement de va-et-vient au sein d'un marché auto-régulé.

La métaphore de « capital » n'est qu'une parmi de nombreuses autres métaphores à ancrage économique qui ont pénétré, d'une manière de plus en plus envahissante, les sciences sociales, la philosophie politique et la santé

publique au cours des quinze dernières années. Cette métaphore du « capital social » s'est imposée à la réflexion des sociologues, des politologues, des philosophes, des éthiciens et des épidémiologistes, sans être toujours accompagnée d'un questionnement critique à l'égard des aspects proprement économiques qui sous-tendent cette métaphore. La notion de « capital social » risque d'occulter les différences entre les classes sociales dont les frontières deviennent invisibles, disparaissant dans un nuage de pensée métaphorique. Les utilisateurs de cette notion reconnaissent, il est vrai, qu'il existe des variations, entre les individus et les groupes, en matière de revenu, de prestige, d'éducation et de travail, tout en laissant cependant entendre que tout le monde peut, librement, aspirer à toutes ces choses qui sont présentées comme étant également accessibles à l'ensemble des membres d'une société. L'accès à plus de revenu, à plus de prestige et à plus d'éducation relèverait, en quelque sorte, de la liberté des individus sans que les contraintes les empêchant d'y accéder ne soient mises en évidence. Le mythe typiquement américain de l'égalité est toujours à l'horizon.

Les promoteurs américains de la notion de « capital social » font de la mauvaise science sociale; ils font aussi de la très mauvaise économie. De plus, leur influence est néfaste, parce qu'ils mettent un dangereux outil d'analyse politique entre les mains des planificateurs des services publics, notamment dans le domaine de la santé, dans les politiques de protection du revenu, du contrôle de la criminalité, et ainsi de suite. Je souhaite que les sciences sociales se libèrent, au plus vite, de cette vision idéalisée du social que charrie la métaphore de « capital social ». Je termine en reprenant une phrase que l'écrivain russe Vladimir Volkoff fait dire à un des personnages de son roman *Le Montage* :

On m'a enseigné que pour attenter à la liberté, il faut attenter à la pensée, mais j'irai plus loin : pour attaquer la pensée, il est bon d'attaquer la langue. [1982:82]

Gilles Bibeau, Département d'anthropologie, Université de Montréal, C.P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal QC, H3C 3J7, Canada. Courriel : gilles.bibeau2@sympatico.ca

## Références

- Bourdieu, Pierre  
 1986 The Forms of Capital. *Dans Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*. J. Richardson, dir. Pp. 241-258. New York: Greenwood Press.
- Polanyi, Karl  
 1957 [1944] *The Great Transformation: The Political and Economic Origins of Our Time* Boston: Beacon Press.

- Polanyi, Karl, Conrad M. Arensberg and Harry W. Pearson, dirs.  
 1957 *Trade and Market in the Early Empires: Economies in History and Theory*. Glencoe, IL: Free Press.
- Putnam, Robert D.  
 2000 *Bowling Alone*. New York: Columbia University Press.
- Volkoff, Vladimir  
 1982 *Le Montage*. Paris and Lausanne: Julliard et L'Âge d'Homme.
- Wolf, Eric R.  
 1997 [1982] *Europe and the People without History*. Berkeley: University of California Press.

## Pourquoi le concept de capital est-il à la mode ?

Maurice Lévesque *Université d'Ottawa*

Le texte de Alan Smart pose une question importante : Pourquoi le concept de capital social est-il d'un usage si répandu, non seulement dans les sciences sociales, mais également dans d'autres domaines qui se nourrissent amplement à ces dernières comme celui du développement des politiques notamment ? Toutefois, l'auteur s'attarde moins à analyser les processus d'appropriation du concept de capital social par les différentes sciences sociales, ou par différentes activités sociales qui s'en inspirent, qu'à tenter une analyse de la nature du concept d'une part et, d'autre part, de son usage politique. D'autres chercheurs ont abordé des questions similaires.

Par exemple Fassin (2003) en utilisant une démarche similaire tente de rendre compte du passage du concept de capital social issu pour une large part de la sociologie dans l'épidémiologie sociale. Comme Smart, son analyse met l'accent sur le fait que le concept a émergé à l'intérieur de trois traditions sociologiques différentes, représentées par les travaux de Coleman (1990), Putnam (2000) et Bourdieu (1986), alors que l'épidémiologie sociale, qui en est pourtant la principale utilisatrice (Ponthieux 2006), n'a retenu que la tradition putnamienne. Bien que l'analyse détaillée de cette sélectivité dans le champ de l'épidémiologie sociale reste à faire, nous avons soutenu ailleurs (Lévesque 2005) que deux principes semblent la structurer. D'une part, une tendance très forte de l'épidémiologie sociale à emprunter les concepts des autres disciplines en les isolants du contexte théorique de leur production. Cette approche, utile sur le plan empirique car elle fournit des « outils » immédiatement utilisables, conduit trop souvent à une forme de réductionnisme et, plus grave encore du point de vue de notre propos, éloigne